

Liens sauvages

Joe, États-Unis, 2013, 1 h 57

Pascal Grenier

Numéro 291, juillet–août 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2014). Compte rendu de [Liens sauvages / *Joe, États-Unis, 2013, 1 h 57*]. *Séquences*, (291), 36–36.

Joe

Liens sauvages

Après un passage à vide dans les studios hollywoodiens, David Gordon Green poursuit son retour à ses racines et au cinéma d'auteur entamé l'an dernier avec **Prince Avalanche**, remake personnel et réussi d'un film islandais. Avec **Joe**, le jeune réalisateur donne un rôle en or à Nicolas Cage et dépeint un portrait sombre et dur du Sud des États-Unis.

Pascal Grenier

Cela fait du bien de retrouver un réalisateur sur qui l'on fondait de grands espoirs, mais qui avait perdu son âme le temps de quelques bouffonneries et stupidités hollywoodiennes (*The Sitter*, *Your Highness*). David Gordon Green est bel et bien de retour, et *Joe*, adapté du roman éponyme de Larry Brown, est là pour le prouver. De prime abord, son film n'est pas sans rappeler l'excellent *Mud* de Jeff Nichols. Tout comme le film de Nichols, *Joe* raconte une histoire poignante mais sans fioritures sur le passage de l'enfance à l'âge adulte, avec ses désillusions et déceptions, et globalement sur la vie et la nature humaine. De facture somme toute assez classique, l'intrigue repose essentiellement sur la peinture des mœurs et sur la dimension psychologique des personnages. Mais il ne faut pas confondre classicisme et simplicité : bien que typés, les personnages ne semblent nullement dans la caricature. Disons qu'ils sont capables de prendre des orientations contraires, qu'ils sont en permanence partagés et tirillés par les épreuves et obstacles sur leurs routes. Souvent tangents, sur le fil du rasoir, ces personnages nagent dans un avenir sombre et incertain. Chacun évolue dans un univers plus complexe, dans l'intimité comme dans la représentation sociale. Chaque personnage est emprisonné et empoisonné – comme ces arbres que l'équipe quotidienne menée par Joe asperge de poison avant un éventuel déracinement – dans un carcan social irréversible.

Dès la scène d'ouverture, le film donne le ton avec son style âpre aux connotations symboliques. Dans ce premier plan fixe et magnifique sur les rails d'un chemin de fer, le personnage du jeune garçon ose confronter et reprocher tous les torts du monde à son vieux père alcoolique avant de recevoir une violente gifle. Puis, chacun prend une route différente. Dans une mise en scène dépouillée, le réalisateur explore la dimension psychologique de l'intrigue et évolue dans un climat de tension permanente. Il se dégage de ce film humide, marron et vert une chaleur humaine palpable tout en étant un suspense féroce et efficace. Habile, le réalisateur mélange drame de mœurs et suspense avec une assurance peu commune. En mêlant adroitement le cinéma d'auteur et le cinéma de genre, Green évite les poncifs de l'ode élogiaque à la beauté du Sud avec cette histoire de rédemption d'un ex-taularde qui cherche à se racheter de ses fautes et de son passé. On est plus près de *Badlands* de Terrence Malick (le père spirituel du réalisateur), ou encore de *Winter's Bone* de

Debra Granik, que du roman d'apprentissage typique à la Mark Twain. Dans la manière dont il filme ses personnages et ses paysages, Green s'impose comme un vrai observateur de la nature humaine, animale et sauvage.

La grande force du film repose entre les mains de ses interprètes. Dans le rôle-titre de ce vieux solitaire blessé, Nicolas Cage obtient son personnage le plus intéressant depuis des lustres ; il offre une très belle performance tout en nuances. Tantôt sobre, tantôt intense, l'acteur est en pleine possession de ses moyens et fait flèche de tout bois. Il prouve qu'il est encore capable de tirer de son arc de grandes performances. À ses côtés, le jeune Tye Sheridan (*Tree of Life*, *Mud*) continue d'impressionner et de retenir l'attention parmi les enfants/adolescents doués pour leur jeu naturel. C'est toutefois le regretté Gary Poulter (un sans-abri recruté par David Gordon Green et décédé peu après la fin du tournage), dans le rôle du père violent et alcoolique, qui impressionne le plus et ajoute un côté pittoresque à la dimension psychologique de son personnage, mais aussi de l'intrigue. Profondément sombre et aux aspects maussades, David Gordon Green est bel et bien revenu dans la cour des grands ; il livre à la fois un drame fertile en moments dramatiques de même qu'il illustre une réalité sociale tout aussi cruelle que poétique et sordide.



■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 57 – **Réal. :** David Gordon Green – **Scén. :** Gary Hawkins, d'après le roman de Larry Brown – **Images :** Tim Orr – **Mont. :** Colin Patton – **Mus. :** Jeff McIlwain, David Wingo – **Son :** Christof Gebert – **Dir. art. :** Hellen Britten – **Cost. :** Karen Malecki, Jim Newell – **Int. :** Nicolas Cage (Joe), Tye Sheridan (Gary), Gary Poulter (Wade), Ronnie Gene Blevins (Willie-Russel), Adriene Mishler, Brian Mays (Junior) – **Prod. :** David Gordon Green, Lisa Muskat, Derrick Tseng, Christopher Woodrow – **Dist. / Contact :** Séville.